

ECO-GONE

Lyon, Lundi 11 juin 2050, Il est 7h du matin, le réveil sonne, j'ouvre les yeux et je me lève péniblement, déjà fatiguée par cette journée qui commence à peine. Le pas trainant, je me dirige vers la cuisine pour prendre mon petit-déjeuner, je sors des placards le pain bio, la confiture bio, le lait bio lui aussi. Tout est bio ici, pas un seul produit industriel n'occupe cette pièce, sauf la pâte à tartiner, que j'ai réussi à me procurer de manière clandestine. Si cela se faisait savoir, je pourrais mourrir pour cette entorse à la règle. Sur chacun des produits, on peut lire les initiales « EG » en lettre verte. EG pour « Eco-Gone », c'est le nom du nouveau gouvernement créé par le Parti écologiste en 2049, cela fait maintenant un an qu'il a gagné les dernières élections et que les écologistes ont pris le pouvoir. Face à une crise environnementale de plus en plus sévère, les habitants ont massivement voté pour les verts qui ont obtenu quatre-vingt pour cent des voix, un record historique. Je fais partie des votants. Ma collation terminée, je me dirige maintenant dans la salle de bain pour prendre ma douche et me brosser les dents. Je sais que je dispose de cinq minutes pour la prendre et cinq minutes pour le lavage des dents, cuisiner etc., pas une minute de plus, C'est une des lois du gouvernement pour limiter la consommation d'eau devenue aussi rare que l'or sur cette terre.

Eco-Gone a classé les habitants de Lyon en trois classes : Les Eco-riches, les Eco-moyens et les Eco-pauvres. Chaque classe possède un temps de consommation d'eau stricte : Les Eco-moyens disposent de vingt minutes, les Eco-pauvres de dix minutes, à chacun de les répartir comme il le souhaite pour son usage personnel. Les Eco-riches quant à eux, ont l'eau à volonté. Je fais partie des Eco-Pauvres.

Je passe un peu plus de temps que prévu sous la douche et me retrouve à court d'eau pour le reste. « Et merde » pensais-je pour moi-même en me regardant durement dans le miroir.

Adieu la douche du soir... Heureusement, il me reste une bouteille d'eau de la veille que j'avais remplie. Je fais en sorte de toujours en avoir une au cas où, au moins pour boire si jamais je ne fais pas assez attention à ma consommation comme aujourd'hui. Je préfère encore sauter une douche plutôt que mourrir de soif. Je me dirige vers mon dressing pour m'habiller, énervée par cette journée qui commence décidément très mal. J'enfile un pantalon vert clair et une blouse par-dessus, verte elle aussi. C'est l'uniforme imposé par le système, que l'on doit porter constamment. Mon armoire est remplie de sept de ces costumes, un par jour, que je dois jeter à chaque fin de journée par le vide ordure prévu à cet effet dans mon appartement, il est fait de matière cent pour cent biodégradable, je me suis toujours demandé où il allait une fois jeté.

Les initiales « EG », comme pour les produits alimentaires sont apposées sur l'uniforme, brodées en lettres dorées en haut à gauche sur le devant et derrière on peut lire : Gone N° 413000, mon numéro d'habitants. Car ici, nous portons un chiffre et pas un nom.

Je sors de mon appartement et me dirige en bas, en suivant le flot d'habitants du quartier tout vêtus de leur habit vert, comme une procession de chenilles. Il est huit heures tapantes et la navette électrique attend pour nous emmener au travail, je m'assure toujours d'être bien à l'heure car je sais ce qui arrive à ceux qui ne sont pas ponctuels.

Un jour, alors que je répétais le même rituel pour me rendre au travail, un des habitants ne s'est pas présenté à l'heure et la navette n'a pas pu démarrer. Quelques minutes plus tard, j'ai vu un groupe d'Eco-policier pénétrer dans l'immeuble et en ressortir avec le malheureux qui avait oublié de se réveiller. Ce n'était pas la première fois que cela lui arrivait. Ils l'ont emmené dans une navette de couleur rouge puis celle-ci a démarré. Quelques heures plus tard, tout le monde assistait à son exécution en direct sur un des nombreux écrans géants installés un peu partout dans la ville. Toujours le même scénario : on voit la victime au bord de ce qui semble être un précipice avec une arme en joue sur la tempe, l'instant d'après le coup part et le corps tombe dans le vide mais on n'aperçoit jamais ce qu'il y a en bas. Voilà ce qui arrive à ceux qui ne respectent pas les règles.

Je monte dans la navette avec les autres ouvriers, qui, comme moi se rendent au travail puis celle-ci démarre sans un bruit. Je vois s'afficher la destination du lieu de travail, que nous découvrons chaque jour au dernier moment, aujourd'hui, elle nous emmène au parc de la Tête d'Or.

Le gouvernement a imposé différentes formations pour assurer toutes les tâches nécessaires à l'entretien de la ville : un jour nous pouvons être jardinier, l'autre agriculteur, celui d'après composteur. Ce sont les trois fonctions que peuvent occuper les Eco-pauvres et nous ne le savons jamais à l'avance avant d'atteindre le lieu de travail du jour. Les Eco-moyen, eux, peuvent être restaurateurs, vendeurs dans les magasins bio ou purificateurs. La dernière fonction consiste à remplir des bonbonnes d'air pur pour les revendre à l'extérieur de la ville car l'air y est devenu si pollué qu'il est impossible de le respirer en permanence. Les Eco-riche s'occupent des affaires commerciales autour de l'agriculture et de l'air.

Pendant le trajet, je vois défiler les rues, nous passons par le quartier de Gratte-ciel, puis République, Charpenne et nous nous rapprochons tout doucement de notre destination. Je regarde par la vitre la danse des voitures électriques et trottinettes dans les rues de la ville. Les voitures à essence ont été définitivement interdites et ont toutes été remplacées par des voitures électriques, utilisables uniquement par les Eco-riche, les trottinettes électriques et vélo par les Eco-moyen et les Eco-pauvres, eux, doivent utiliser leurs jambes et marcher, sauf pour se rendre au travail, les navettes se chargeant de les y emmener.

Grâce à ces nouveaux moyens de transport non polluants, il flotte désormais dans la ville un air d'une rare pureté et il y règne un silence religieux, seulement troublé par le chuchotement des habitants et par le petit bruit presque imperceptible des véhicules électriques, semblable à un léger sifflement. J'aperçois au loin dans les airs un petit point virevoltant, ce sont les nombreux petits colibris qui sillonnent les rues au milieu des passants que ceux-ci prennent soin d'éviter car, contrairement aux apparences, ce ne sont pas de jolis petits oiseaux, mais plutôt des caméras armées déguisées en oiseaux. Ces petits robots ont été créés par le gouvernement pour surveiller les moindres faits et gestes des citoyens. Un jour, j'en ai vu une dizaine s'acharner sur un citoyen un peu trop rebelle qui tentait d'échapper aux autorités après avoir hurlé « vive l'argent, vive le capitalisme ! » je les ai vus se déplacer à une rapidité folle pour rattraper le fugitif qui n'avait visiblement aucune chance et les ai vu percer le corps du pauvre homme de leur bec interminable, lui déchargeant au passage des dizaines d'impulsions électriques, illuminant sa silhouette titubante. Animé d'un ultime instinct de survie, l'homme fendait l'air de ses bras, tentant en

vain de repousser ces volatiles tortionnaires. Après quelques minutes de combat acharné, il s'est effondré et a vite succombé. Je les appelle les oiseaux de la mort.

La navette poursuit son trajet à travers les rues et mon regard s'assombrit quand j'aperçois le premier des « écrans compteurs » à l'angle du Boulevard des Belges et du Boulevard des Brotteaux. C'est un indicateur du nombre d'habitants de la ville qui ne doit jamais dépasser 515695 afin de maintenir un équilibre parfait. Le gouvernement a interdit les naissances chez les Eco-moyens et les Eco-pauvres, seuls les Eco-riches sont autorisés. Lorsque le compteur bouge, nous savons tous ce que cela veut dire, cela annonce une naissance chez les Eco-riches et qui dit naissance, dit aussi dérèglement dans le nombre d'habitants qui doit être vite rétabli. Pour cela, à chaque fin de mois, le compteur récapitule le nombre de naissances puis affiche ensuite tour à tour le numéro d'un ou plusieurs citoyens tiré au sort chez les Eco-Moyens et les Eco-pauvres. Il n'y a pas de règle, le tirage au sort peut être une fois chez les Eco-moyen, une fois chez les Eco-pauvre, une fois chez les deux. Les exécutions sont ensuite rendues publique sur écran de la même manière que ce pauvre homme qui avait oublié de se réveiller. Ensuite, le compteur revient à 515695. Il y en a un peu partout dans la ville comme pour rappeler aux citoyens les sacrifices à faire pour maintenir cet équilibre. Chaque fin de mois je prie pour que mon numéro n'apparaisse pas, déjà un an et mes prières ont été jusqu'à maintenant entendues.

La navette remonte le boulevard Anatole France, devant le Lycée du Parc et j'aperçois au loin le dôme sous lequel est protégé le parc. Ah oui, je ne vous ai pas dit : le gouvernement a construit des dômes qui protègent chacun des grands parcs de la ville, les faisant ressembler à des terrariums géants. Mais ce n'est pas tout, la cerise sur le gâteau, c'est le dôme en verre incassable qui recouvre entièrement la ville. L'air de Lyon est devenu le plus pur de France grâce à ce projet titanesque de mise sous cloche. L'oxygène qu'on y respire est filtré par le dôme et lorsqu'il pleut, l'eau ruissèle sur la surface puis atterrie en bas dans une immense gouttière qui encercle le dôme pour ensuite subir une série de filtrages afin de la traiter et la rendre la plus pure possible. Le véhicule électrique stoppe sa trajectoire devant l'entrée des serres où sont postés des gardiens à dos de cheval. Nous descendons tous et j'entends les surveillants donner leurs ordres :

-avancez, on se dépêche, allez, on lève les bras !

J'arrive à leur hauteur et les laisse scanner le numéro au dos de mon uniforme puis me fouiller. Je toise l'homme qui prend un peu trop de temps à mon goût pour effectuer la fouille. Il croise mon regard et a un petit rictus amusé et content de lui. « Berk ». J'aimerais lui mettre un bon coup de pied là où je pense mais je ne veux pas finir en vedette sur grand écran en haut de ce mystérieux précipice, avec un pistolet en joue sur ma tempe...

Nous entrons dans le Parc escortés par les gardiens sur leurs chevaux, eux-mêmes accompagnés d'une nuée de petits colibris, toujours là pour surveiller les alentours. À peine la porte franchie, je suis saisie par l'air que je respire, l'air y est encore plus pur que dans la ville. Je sens l'oxygène rentrée dans ma bouche comme au ralenti puis descendre le long de mon oesophage pour finir ensuite dans mes poumons qui se gorgent de ce nectar aérien, me donnant l'impression d'être purifiée de l'intérieur. Je profite de ce court instant de bonheur, un peu de douceur dans ce monde de brut. Nous passons devant les serres tropicales, continuons après un petit rond point magnifiquement fleuri pour ensuite arriver au niveau du jardin botanique où nous attend notre labour. Une fois sur place, nous sommes tous

réparti par groupes de quatre devant des charrettes tirées par de beaux chevaux de traits, chacune étant dirigée par un cocher. Je comprends alors qu'aujourd'hui j'occuperai la fonction de composteur. Je suis le véhicule avec mon groupe et nous avançons à côté pour aller récupérer le compost situé quelques mètres plus loin, dans des grandes cuves prévues à cet effet. J'ai déjà effectué cette tâche de nombreuses fois, cependant je m'interroge encore sur les numéros inscrits devant les cuves : numéro un et numéro deux. Personne ne sait ce que ces numéros signifient et personne n'ose demander, chacun se contentant d'exécuter son travail docilement. Aujourd'hui, on nous demande de remplir la charrette du compost numéro deux, je m'exécute à l'aide de mes camarades de labeur, toujours sous la haute surveillance des gardiens, puis, une fois le véhicule rempli nous nous redirigeons vers le jardin botanique et commençons à disperser le mélange aux endroits indiqués. Agenouillée au sol pour répartir au mieux le compost, j'aperçois au loin un « écran compteur », nous sommes le trente du mois et je sais que d'ici la fin de journée, les chiffres changeront. Je fais ma prière intérieure, comme à mon habitude, pour ne surtout pas voir mon numéro apparaître.

La journée s'égraine lentement, trop lentement, comme un sablier sans fin. Je suis épuisée mais continue mon travail jusqu'à la dernière minute. De toute façon je n'ai pas le choix, les surveillants sont là pour me le rappeler. Tout à coup, la sonnerie de fin retentit enfin et je vois les visages se détendre, pour se tendre à nouveau quelques secondes après lorsque les chiffres du panneau lumineux, restés jusque-là immobiles, se mettent à s'affoler sur le compteur. Le premier numéro sort : 400001, tout le monde se regarde terrorisé, mais personne dans l'assistance ne porte ce numéro, visiblement. Un autre numéro sort, 300010, même chose, ici, personne n'a ce numéro. Des secondes, qui me paraissent une éternité s'écoulent avant qu'un autre numéro apparaisse sur le panneau et lorsqu'il s'affiche enfin, les chiffres semblent tout à coup me brûler la rétine, comme si la luminosité avait été poussée à son maximum. J'ai beau lire et relire les chiffres un à un, je ne me trompe pas : 413000 et c'est mon numéro. Tous les regards se tournent vers moi lorsque les numéros inscrits au dos de mon uniforme se mettent à briller tel des petits soleils ardents. Rapide comme l'éclair, les colibris plongent sur moi et se mettent à me tourner autour en exécutant une danse circulaire pour m'empêcher de fuir. Je suis prise au piège.

Deux gardiens foncent vers moi et me saisissent par les bras m'entraînant de force vers l'entrée du parc par laquelle nous sommes tous arrivés ce matin. Je sais qu'il est vain de résister, ma mort n'en serait que plus douloureuse. Après quelques minutes de marche, nous sortons du parc et une navette rouge nous y attend, les deux hommes me font monter et je me retrouve assise entre eux deux. Impossible de tenter quoi que ce soit. Le destin, ou plutôt Eco-Gone a donc décidé que je mourrais aujourd'hui sans avoir pu sortir de cet endroit maudit et revoir ma famille. Je voudrais hurler ma colère et ma tristesse mais mon corps est paralysé par la peur.

La navette s'engage sur le boulevard des Belges puis remonte doucement le long des maisons bourgeoises qui bordent le parc de la Tête d'Or pour se diriger vers les quais du Rhône. Une fois arrivée au bord des quais, la navette descend, puis nous nous retrouvons sur un chemin qui longe les petites plages aménagées en bord de fleuve. Je comprends alors que nous nous dirigeons vers le parc de la Feyssine. Piégée dans ce véhicule qui m'entraîne vers la mort, je vois défiler les habitations de l'autre côté du fleuve, bercée par le cahotement des roues sur les graviers et je ne peux m'empêcher de penser que ce sera le dernier paysage que

je verrais... Quelques minutes plus tard, j'aperçois le début du parc et sa cloche de verre. Toujours flanquée des deux gardiens, j'arrive devant la porte d'entrée et deux autres surveillants me font mettre de dos afin de vérifier mon numéro. Je les vois acquiescer à l'adresse de mes gardiens puis nous entrons et je me retrouve alors face un spectacle saisissant : un balai de chevaux et leur charrette dirigés par des hommes déversent des tonnes de déchets organiques dans deux énormes fosses dont j'ai du mal depuis mon poste d'observation à déterminer la profondeur. Il me semble apercevoir parmi tous ce détrit des vêtements verts, serait-ce nos uniformes ? Mon regard est attiré par deux grands panneaux devant chacune d'entre elles où figure les inscriptions numéro un en face de la première et numéro deux en face de la deuxième. Dans la seconde, ce ne sont pas des déchets organiques qui y sont déversés mais plutôt quelque chose ressemblant à de la sciure de bois. Un des deux hommes me pousse violemment m'intimant l'ordre d'avancer, me sortant tout à coup de ma contemplation et m'entraîne vers la fosse avec l'écriteau numéro deux. Un pic d'adrénaline me traverse le corps pendant que nous nous dirigeons vers cet énorme trou dont je n'arrive toujours pas à savoir la profondeur, puis, après quelques secondes de marche, je me retrouve au bord du précipice, à quelques centimètres seulement du bord et là je vois. Ce que j'aperçois au fond de cette fosse me soulève le coeur : des dizaines de corps humains jonchent le sol et sont petit à petit recouverts de cette sciure que je voyais se déverser quelques minutes plus tôt. La panique me submerge. Derrière moi, j'entends le gardien me lancer en ricanant :

-tu vas finir en compost ma belle ! »

J'ai alors un flash et me revois au parc de la tête d'or, en train de manipuler le compost et ces cuves avec la mention numéro un et numéro deux dont je ne savais pas ce qu'elles signifiaient. J'ai envie de vomir. Le gardien m'ordonne de me tourner face à la fosse et sort son arme en la dirigeant lentement vers ma tempe. J'entends à côté le bruissement d'un petit colibri sorti de nulle part qui virevolte autour de moi, retransmettant les images sur un écran non loin de là, où je me vois, le visage déformé par la peur. Ma tête est probablement en gros plans sur tous les écrans de la ville maintenant.